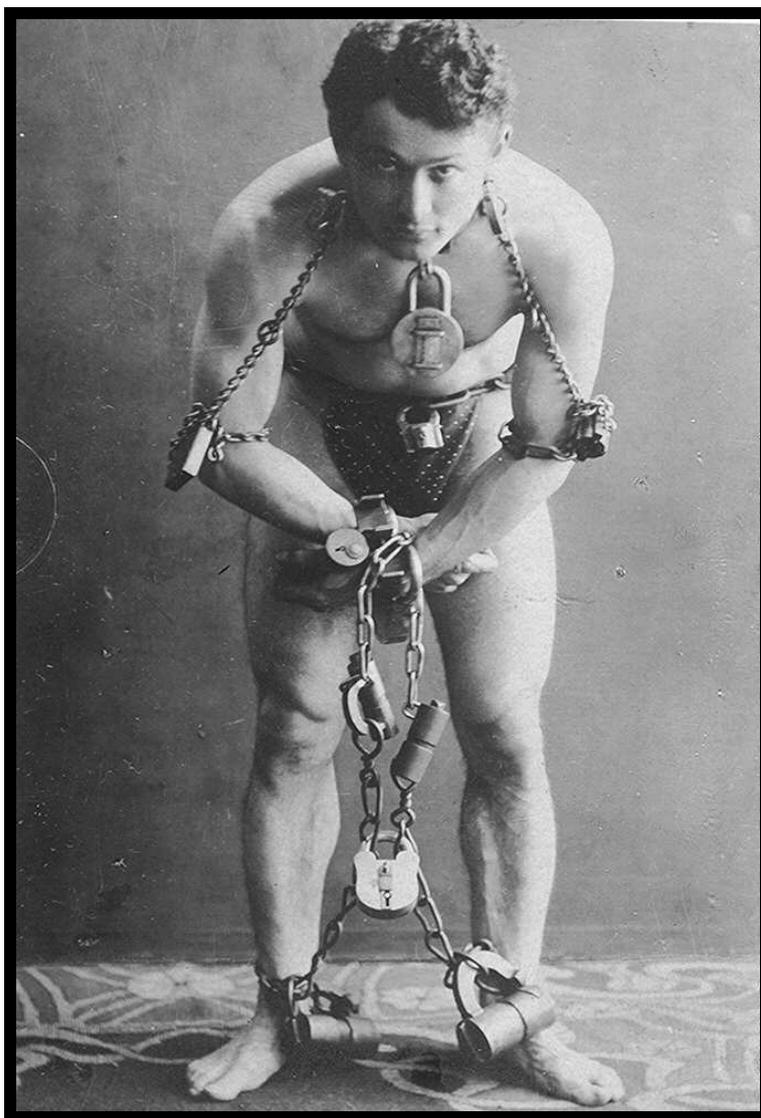


En compagnie des enchanteurs de vie...

Un texte de Yann Kerninon



En compagnie des enchanteurs de vie...

Par Yann Kerninon *

« Surtout n'oubliez pas de dire que je n'ai jamais travaillé »

Dai Vernon, dit « The Professor ».

Un jeu de cartes américain : Bicycle, rider back, format poker, tarot bleu. Il traînait il y a quelque vingt ans, entre cours et cahiers, stylos et effaceurs, sur le bureau d'un écolier de 14 ans dont les mains tentaient maladroitement de s'initier aux cartes, aux mélanges les plus alambiqués et aux passes compliquées qui se doivent, de surcroît, de rester invisibles. La magie, l'illusion, la prestidigitation... Peu importe le nom. J'étais cet écolier.

C'est le même jeu qui traîne aujourd'hui, sur ma table au milieu des papiers et des livres, à côté de l'agenda trop rempli d'un adulte devenu écrivain, artiste et professeur – et qui doucement vieillit. Le même jeu qui m'apaise lorsque j'en ai assez : Bicycle, rider back, format poker, tarot bleu... Le même jeu, le même modèle – mais un autre, un nouveau, évidemment. Car entre celui-ci et le premier, celui que j'éreintais quand j'étais écolier, il est sans doute passé entre mes mains plusieurs centaines de paquets de « Bikes » – usés, pliés, cornés, déchirés, griffonnés, perdus, salis, donnés, volés, baptisés au champagne, au vin rouge, à la bière ou à l'eau de piscine à la fin d'une soirée. Plusieurs centaines de jeux et

* **Yann Kerninon** est écrivain et philosophe. Dernier ouvrage paru : *Moyens d'accès au Monde - Manuel de survie pour les temps désertiques* (Ed. le Bord de l'eau). A paraître en 2007 : *Tentative d'assassinat du bourgeois qui est en moi*. Par ailleurs, il mène un travail de vidéo-perfomeur en collaboration avec le vidéaste Philippe Boisnard. Enfin, Yann Kerninon est également prestidigitateur professionnel.

Plus d'informations sur : www.yannkerninon.com

sans doute des milliers d'heures passées à triturer les cartes ou d'autres choses bizarres : des gobelets et des balles, des cordes ou des anneaux, des pièces et des billets, des élastiques, des dés – à coudre ou à jouer. Et des livres, des vidéos, des DVDs où l'on explique des tours, des catalogues étranges où l'on vend des trucs et des machins, de la corde par paquets de cent mètres, des menottes, des cartes multicolores, des moyens pour « lire dans les pensées » ou des boîtes bariolées dans lesquelles on peut mettre sa femme afin de la couper en deux, en quatre, en huit. Tout ça sans la blesser...

Le même jeu : Bicycle, rider back, format poker, tarot bleu. Le même jeu et le même enthousiasme que quand je débutai. Le même trac aussi avant d'entrer en scène et les mêmes mains qui tremblent les deux premières minutes après y être entré. La magie, l'illusion, la prestidigitation... J'étais cet écolier. Je suis toujours cet écolier.

J'ai débuté la magie environ une année après la mort de mon père. Peut-être inconsciemment pour me dire que la vie pouvait être autre chose que la mort qui vous tombe sur la gueule, pour me dire que la vie contenait autre chose que ce fatras terrible de bassesse, de non-sens et de médiocrité qui fait malheureusement le quotidien du monde dans lequel je suis né. Me convaincre que la vie pouvait être légère, aérienne, malicieuse, rigolote... En un mot, enchantée – si on y travaillait.

J'avais bien, comme tout le monde, tâté de la magie dans la petite enfance. J'avais comme tant d'enfants découvert étonné les tours qu'un magicien connu avait sélectionnés et groupés dans une boîte que j'avais trouvée un jour en dessous d'un sapin à Noël. J'avais bien fait subir à mes parents amusés quelques « shows » franchement improvisés où les fils invisibles étaient vraiment visibles et où il était rare de voir un tour marcher et réellement convaincre... Mais c'est un peu plus tard, vers 13 ou 14 ans que les choses commencèrent réellement. Premiers tours de magie mal fichus, découverts au hasard dans un livre grand public ou montés de toutes pièces à partir de mes connaissances nulles. Premier livre acheté chez un professionnel et auquel je ne comprenais rien.

Première rencontre avec un magicien belge dont c'était le métier, quelque part en vacances et qui me mit, en somme, le pied à l'étrier. Puis les autres rencontres, l'adhésion à un « cercle magique » où chaque mois une poignée de malades – dont j'étais – se réunissait autour d'un jus d'orange ou d'une bière pour parler tours de cartes, disparition de pièces, camisole de force, malle des Indes, trucs et lévitation. Et puis les conférences... Par exemple celle de Larry Becker qui fut la première conférence de magie de ma vie et que je n'oublierai jamais. Je regardais fasciné et heureux ce célèbre mentaliste américain présenter ses effets incroyables... pour ensuite tous nous les expliquer ! Je me souviens en particulier d'un numéro de roulette russe dans lequel Larry Becker s'amusait à pointer cinq fois de suite un énorme pistolet sur sa tempe et demandait avec un air hilare à un spectateur... de l'aider à tirer ! La sixième fois, il enlevait le pistolet de sa tête et une balle en fusait...

Passant parfois des journées entières avec les cartes en mains ou le nez dans les livres de Harry Lorayne, Franck Garcia, Jean Merlin, John Rachenbaumer, Richard Volmer ou Gérard Majax, je progressais lentement. A la moindre occasion, je faisais quelques tours, quelques farces magiques. J'appris l'utilité d'avoir dans ses vêtements au moins cinq ou six poches pour y mettre chaque jour, quelles que soient les circonstances, un jeu de carte, un carnet pour faire des prédictions et une poignée d'autres choses dont je ne peux malheureusement pas vous parler... Je devins rapidement « magicien amateur ». J'appris progressivement à tenir un public, à rythmer mes effets, à savoir rebondir lorsqu'un tour part en vrille et à trouver aussi le ton juste qui permet à la fois de dompter la poignée incompressible de spectateurs vétilleux et d'enchanter les autres. Bref, j'appris le métier. Et au bout de deux ou trois années vint le premier contrat. Ma première intervention sur scène, en public et sous les projecteurs – et payé. J'avais sans doute 16 ou 17 ans.

C'était la salle des fêtes d'un tout petit village. En Alsace, en été. Je m'en souviens encore. Il y avait des parents, des ados, des papis, des mamies, des jeunes couples venus avec bébés – et qui bien sûr criaient – des gros viticulteurs, des paysans rougeauds, des ouvriers hirsutes et puis, au premier rang, impatients, enjoués, une

dizaine d'adolescents handicapés mentaux qui étaient venus là accompagnés de deux éducateurs. Pendant une petite heure, j'ai pris à bras le corps les corps qui étaient là. Tout ces gens, tout ce joyeux bordel si représentatif de toute l'humanité : des vieux, des jeunes, des riches, des pauvres, des beaux, des laids – et des handicapés. Je les ai emmenés dans un monde parallèle dans lequel les cartes se transforment, volent ou se téléportent, un monde où les débiles mentaux réussissent ce que le maire du village a plusieurs fois raté (je l'ai un peu aidé !), un monde où l'on rigole, où l'on croit que les cordes coupées parfois se raccommode, où l'on croit que tout peut être vrai. Un monde où tout le temps on se laisserait surprendre. Un monde qui surprendrait. Je veux dire un monde où toutes les choses, tous les êtres, ne seraient pas toujours à ce point *prévisibles*... Et voyant à la fin du spectacle cette troupe bigarrée m'applaudir à tout rompre, j'ai compris que cela leur plaisait et que ça me plaisait... Voir le bonheur des autres contribuait au mien. Que demander de plus ?

Ainsi depuis vingt ans, je joue l'escamoteur et mes passages sur scène se comptent désormais en centaines. J'ai joué en smoking dans des soirées privées où les bourgeois faussement bohèmes venaient s'encanailler. J'ai fait couper des cordes à des princes, des princesses, des barons, des duchesses et les ai vus bourrés et grotesques, comme tout le monde, une fois minuit passé... J'ai donné dans le show en plein air, là où personne n'écoute et où les cartes s'envolent à cause d'une bourrasque. J'ai vu des communions, des mariages, des dîners de baptêmes dans lesquels je ne connaissais aucun des invités. J'ai vu des conventions – grand-messes professionnelles – où tout le monde s'ennuie, se déguise, fait semblant et vous accueille donc à bras ouverts parce que vous êtes le seul à porter là-dedans un peu de dérision, de magie et de rire. J'ai dérangé les gens, à Bastille, dans un bistrot bondé et sympathique – *Les Petits Joueurs* – passant de table en table en tentant d'interrompre les dialogues avinés pour un tour de close-up (la magie rapprochée) et gagner quelques sous en des temps de vache maigre. J'ai été prestidigitateur dans des hôtels banals ou des palaces superbes, dans des châteaux enluminés ou des salles des fêtes froides. J'ai donné de la corde et des ciseaux ou de la

transmission de pensée devant des enfants turbulents mais fascinés, devant des cadres supérieurs réunis en congrès et même une fois à l'armée – devant des militaires. J'ai offert récemment un spectacle dans une maison de retraite où demeure ma grand-mère de 92 ans et à qui je tiens tant. J'ai du parler très fort, donner tout ce que j'avais. Et je crois que je n'ai jamais tant transpiré pour mener à bon port mon spectacle de 45 minutes entre les chaises roulantes, les verres de vin nouveau et les cris imprévisibles d'un vieil homme qui souffrait d'Alzheimer. La magie vous fait voir du pays... Du pays et des hommes. Tous les hommes.

Je n'exerce que des métiers d'icebergs. Des métiers dont on ne voit jamais la partie immergée pourtant majoritaire. Le prof, une fois son cours fini, retourne – pour les élèves – dans les limbes mystérieux et inconnus où l'on range, le soir venu, les profs jusqu'à leur prochain cours. L'écrivain écrit seul, doute seul, travaille seul et explore des terrains qu'il est seul à pouvoir explorer. Personne ne peut l'y suivre. Puis soudain, voilà qu'il sort un livre dont on parle pendant un ou deux mois, puis il retourne dans l'ombre. Combien de pages écrites, relues, relues encore pour leur trouver un rythme ? Combien d'heures de doute vertigineux à se dire que tout ce que l'on dit, vit, pense et écrit n'est rien d'autre que de la merde ? Combien de déceptions, de frustrations, combien d'heures de déprime ou d'errance pour parvenir enfin, péniblement, à peaufiner un texte, voire un livre, que l'on estime raisonnablement digne d'apparaître au monde et d'être lu ?

La magie ne fait pas exception. Pour une heure de spectacle, mille heures de préparation. Pour une heure sous les feux de la rampe à donner du plaisir et à en recevoir, mille heures de solitude devant son jeu de carte ou ses cordes emmêlées. Des heures qui déconcertent, qui découragent parfois, mais pourtant des heures aussi qu'on aime : être seul, hors du monde, enfin désinculpé de la main-mise du temps : quel plaisir ! Avec son jeu de cartes et ses jouets magiques, c'est l'enfance retrouvée. Enfin, enfin l'enfance...

Entre les heures de scène et les heures solitaires, j'aime aussi les instants sur le seuil, en coulisses, entre la comédie qui a lieu sur les planches et la réalité. Avant l'entrée en scène ou après

la sortie. J'aime ces moments bizarres où la fête bat son plein et où je suis à part, dans un salon distant, à l'écart du public pour manger quelque chose, boire un petit café ou fumer une dernière cigarette avant de faire mon entrée. Quand tout le monde fait la fête, se détend et « se lâche », moi je me mets en marche, me concentre et travaille. Le lendemain venu, tout le monde ira bosser. Moi je retournerai à mes activités : vidéo-performances, cours, magie, écriture... Et j'aime ce privilège, j'aime ma vie inversée.

J'aime aussi, dans ces soirées, me trouver du côté du service plutôt que des noceurs. Discuter avec les cuisiniers, les barmen, les serveurs qui ne manquent souvent pas de recul concernant leur métier, notre métier : faire s'amuser les autres. J'aime me trouver à part et croiser le regard de quelques invités qui se demandent bien ce que vous faites, pourquoi vous attendez, ce que vous préparez... « Il paraît que c'est un magicien... »

J'aime aussi l'après scène et la satisfaction d'avoir fait mon métier. Remballer mes cordes et mes cartes dans ma valise chromée. Recueillir au passage quelques remerciements – « Bravo, c'était super » –, esquiver les pocheteurs qui voudraient à tout prix vous inclure dans leur fête – « Allez le magicien, tu peux nous faire apparaître une bouteille de champagne ! » –, ramasser mon cachet, saluer gentiment les organisateurs et rentrer seul, le soir, avant la fin du bal en laissant derrière soi la rumeur de la fête qui ne fait que commencer. Rentrer dans sa voiture et sourire, satisfait. S'en aller. Disparaître...

Il existe tant de choses qui font douter de l'humanité, voire qui vous en dégoûte. La magie au contraire vous révèle les dernières miettes d'espoir qui vous font croire en l'homme. J'ai toujours été convaincu de la bonté des hommes. Non, l'homme n'est pas mauvais. C'est la vie qui transforme les enfants en crétins, qui les force à s'affubler d'un masque et à jouer un rôle. La magie brise ces rôles et fait tomber les masques. Après d'un magicien, les enfants s'enthousiasment et les adultes retournent à l'enfance.

Il faut être profondément idiot, mal à l'aise, mal dans sa tête et dans sa peau, pour vouloir saboter le travail d'un illusionniste. Et puis c'est si facile, si facile de tout casser. Si facile de pousser le

funambule qui danse pour le faire tomber. Les Messieurs-je-sais-tout, les Messieurs-je-ne-sais-rien-mais-je-dirai-tout-quand-même, les maniaques du défi qui se jurent de ne jamais quitter vos mains des yeux, les scientifiques délirants qui vous accusent publiquement d'utiliser des produits chimiques ou des électro-aimants quand vous venez de leur faire un simple effet avec un jeu de cartes, les « casseurs » authentiques qui vous arrachent les objets des mains, voire détruisent le matériel (oui, oui c'est arrivé) pour prouver – alors que vous le saviez ! – que vous n'êtes finalement qu'un banal être humain comme les autres... Tous ceux-là nécessitent malheureusement qu'on les remette à leur place poliment, mais avec fermeté ou, lorsque c'est possible, qu'on les aide à rêver, qu'on les aide à lâcher un peu prise. Bien souvent ils ne demandent que ça, sans oser le demander. Mais les autres, la plupart, se laissent tout de suite aller. Bourgeois et prolétaires, gens de gauche ou de droite, cadres sup. ou artistes, employés, ouvriers, mères au foyer. La magie fait revenir à l'essentiel, elle construit une « situation » – au sens situationniste du terme – c'est-à-dire une structure d'événements qui bouscule le réel et contribue à déloger les êtres de leur conformisme spontané. On parlait stock option ou crédit revolving, on parlait des prochaines élections, de « l'actualité » ou de la dernière bourde de tel ou tel ministre... On ne parlait de rien pour meubler le silence. Et voilà que les regards s'éveillent, que l'on fait attention parce que sur la table viennent tout juste d'apparaître un jeu de carte, un morceau de ficelle ou une balle en mousse et que là, maintenant, sous ses yeux, c'est la magie qui commence... Certains gardent le silence avec un air inquiet et un sourire discret, d'autres rient aux éclats et voudraient que vous fassiez des tours jusqu'à ce que mort s'ensuive. D'autres encore évoquent avec passion le souvenir d'un grand-père magicien qui « faisait quelques trucs » ou celui d'une boîte de magie qu'ils avaient, eux aussi, reçu dans leur enfance et qui hante leurs souvenirs. Certains ésotériques vous soupçonnent d'avoir de « vrais pouvoirs » et de savoir vraiment pénétrer les pensées. En tout cas tout le monde est présent, attentif et content. Tout le monde est à nouveau en phase avec ses propres rêves, son imagination.

Après la prestation vient l'heure de l'interview rituelle. Car un magicien n'est pas là que pour montrer des tours... Il vient d'un autre monde ! Pour une fois qu'on en tient un, il faut absolument qu'il nous dise.... Sempiternellement les mêmes quatre questions, souvent dans le même ordre : Comment as-tu commencé ? Comment on apprend ? Tu connais le truc de la femme coupée en deux ? Qu'est-ce que tu penses de David Copperfield ?

Et bien évidemment je réponds, moi aussi, à chaque fois à peu près la même chose... J'ai commencé la magie quand j'avais 14 ans parce que j'en avais envie ! J'ai appris en rencontrant des gens, en lisant des livres et en achetant des trucs – en travaillant beaucoup, aussi, bien sûr. Oui, je connais plein de manières de découper sa femme en morceau et certaines d'entre-elles permettent de la recoller ensuite. Enfin, je trouve que David Copperfield a un style très « show américain » et qu'il peut agacer mais qu'il est sans nul doute un très grand magicien et un fabuleux professionnel. Et si vous y pensiez, ici en me lisant : oui, je sais aussi comment il vole et comment il a fait disparaître la Statue de la Liberté... Mais je ne vous le dirai pas ! Combien d'heures de travail tous les jours ? Je ne sais pas, quand on aime on ne compte pas...

Toujours les mêmes questions, toujours les mêmes réponses et je ne m'en lasse pas. Je ne me lasse pas de voir des humains heureux d'être là et ensemble. Je ne me lasse pas des enfants qui rigolent et m'assaillent pour que je sculpte encore un ballon en forme de je-ne-sais-quoi. Je ne me lasse pas de voir au fond des yeux des gens ce qu'ils ont finalement de moins moche, de plus vrai, de plus beau : leur sourire, leur enfance, le battement de leur cœur sans autre subterfuge. En un mot, leur *luminosité* – du moins ce qu'il en reste.

Je ne me lasse pas non plus, dans le monde bizarre et excentrique des enchanteurs de vie, de constater depuis quelque vingt ans l'in vraisemblable et merveilleuse capacité des hommes à inventer des choses dont le but unique est de rendre leur existence magique... John Rachenbaumer, par exemple, a écrit un livre entièrement consacré aux ronds de fumée et aux tours de magie réalisables avec des cigares. Mac King, un magicien comique, a rédigé un ouvrage qui rassemble tous les tours que l'on peut faire

avec... rien : ses doigts ou ses oreilles, sa tête ou bien ses bras. Chaque année en Belgique a lieu le *Milléniumjam*, le congrès international des sculpteurs de ballons en latex ! On y sculpte tout et n'importe quoi. De la fleur minuscule au dinosaure de plusieurs mètres de haut. Il existe en France une association des artistes ventriloques qui lors de leurs réunions discutent de leurs poupées et discutent également avec elles ! Des créateurs de tours inventent ou améliorent chaque année des techniques qui permettent de tordre une cuillère grâce à sa seule pensée, de transformer un foulard en bougie, une bougie en foulard ou de l'eau en Ricard ! Il existe, rien que dans le domaine des cartes, des centaines et des milliers de passes, de mélanges et de combinaisons, des centaines de subtilités psychologiques, d'améliorations microscopiques et de variantes sur le même effet. Et il en existe autant dans le domaine des balles en mousse, dans celui des « anneaux chinois » (les anneaux en métal qui s'enclavent et se séparent à volonté) ou dans celui des « cups and balls » (les gobelets de bateleurs sous lesquels apparaissent, disparaissent et se transforment toutes sortes de balles et d'objets incongrus). Il existe des dizaines de livres et des centaines de tours exclusivement consacrés à la magie des élastiques. Savez-vous également qu'il existe des... et des... qui permettent en deux temps trois mouvements de faire disparaître une cigarette dans votre main ? Pouvez-vous seulement imaginer que ce sont des... et de simples... qui permettent de faire flotter en l'air une bouteille de vin ou votre partenaire ? Comment ne pas être convaincu du caractère génial et merveilleux de l'être humain quand on sait que certains d'entre-eux ont consacré leur vie à enchanter le monde et ont consacré toute leur intelligence pour parvenir à faire sortir d'une boîte carrée de 10cm de côté un morceau de bois dur de deux mètres de long ? Des milliers de techniques et des milliers de tours, des milliers de fausses pistes volontaires et des milliers de trucs et autant de manières de les combiner, de les présenter et de nous y faire croire, de nous faire oublier, justement, que tout ça n'est rien d'autre que des « trucs », rien d'autre finalement que la triste et insipide réalité.

Je vois les magiciens comme des agents de l'ombre, des hommes qui se sont eux-mêmes donnés pour mission de réenchanter le monde. Et cette mission suppose de garder le secret. De ne pas démystifier les techniques qui permettent, justement, de nous extraire de la démystification et du désenchantement généralisés.

Je vois les magiciens, aussi, comme une gigantesque confrérie de gueules cassées qui tentent de s'en sortir. J'ai vu des névrosés dans le milieu des profs, des individus seuls et déprimés dans le monde terrible de l'entreprise, des mégalomaniques dans le monde du théâtre et de l'art... Le monde des magiciens est celui des fêlés, des écorchés, des gueules cassées, des éclopés qui combattent... Il faut être malade et passablement désespéré pour consacrer sa vie à faire des tours de cartes. Mais il faut également une bonne dose de ténacité, d'acharnement, de volonté. Il faut aussi sans doute rechercher quelque chose, rechercher l'impossible.

Jean-Pierre Hornecker, l'un des plus grands vendeurs de trucs d'Europe, s'est mis à la magie lorsqu'il était enfant, paralysé par la polio. Il s'est rééduqué par la magie, il a appris à chacun de ses doigts à bouger à nouveau en travaillant tous les jours aux manipulations des pièces et des cartes. Patrick Rivet, né avec un handicap terrible qui déformait tant son visage qu'il ne pouvait même pas parler, passa une bonne partie de son enfance dans les blocs opératoires et les chambres d'hôpital. Pour tromper le destin, il se mit à faire de la magie dans sa chambre et apprit de ce fait à faire rire infirmières et médecins. Aujourd'hui, il utilise sa tête « un peu étrange », comme il dit, dans une magie comique, essentiellement muette et destinée aux enfants. Bebel le Magicien ne se déplace jamais sans sa canne. Il peine à se lever ou à descendre une marche, mais il est sans nul doute l'un des meilleurs manipulateurs de cartes au monde. Un crâne plein de cheveux crépus, des lunettes et un sourire en coin, il sévit notamment dans la rue, à Paris et bluffe n'importe qui, y compris les meilleurs magiciens. René Lavand est un magicien argentin mondialement reconnu dont tous les tours peuvent se faire avec une seule main, pour la bonne et simple raison qu'il n'en a pas deux. Il a perdu la main droite à neuf ans dans un accident de voiture. Il donne des

conférences durant lesquelles il décrit ses passes pour une main gauche et s'amuse quelques fois de voir tous ses collègues incapables de les reproduire avec les deux ! Sa magie est subtile, élégante, empreinte de poésie et d'une touche discrète de tragédie métaphysique typiquement argentine.

Mais bien sûr la plupart des magiciens ne boitent pas, ne sont ni manchots, ni défigurés, ni paralysés, ni cul de jatte. Ils n'en sont pas moins des gueules cassées, des êtres « un peu fêlés », comme on dit. Et je les aime pour ça. Tout le monde, à vrai dire, est un peu monstrueux et bizarre, blessé ou abîmé, d'une manière visible ou secrète. Et tant d'hommes font si facilement de leurs tares le terrain de leur ressentiment et de leur perversion. Ils se vengent de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils ne peuvent pas être en abîmant le monde et en blessant les autres. Tant d'hommes cachent leurs faiblesses. Rares sont ceux qui, comme les magiciens, font de leur tare une force, et de leur désespoir une raison de plus de se battre et un moyen superbe pour enchanter la vie. Orgueilleux, ils prennent leur appui sur leurs propres blessures et ainsi les dépassent. Ceux-là déjouent leur sort, le transcendent et nous font entrevoir la possibilité d'une existence magique : la leur. Potentiellement : la nôtre. Chacun à sa manière peut devenir magicien, c'est-à-dire faire de son existence quelque chose d'admirable et de beau. Une trace, une trajectoire magique.

Le magicien, c'est toujours celui qui déraile, celui qui ne suit pas le chemin tout tracé, celui qui prend la vie pour lui faire faire un tour, qui la prend tout le temps à rebours. Le magicien, c'est celui qui travaille à l'enchantement du monde, c'est l'inverse de celui qui se venge et se fuit (l'homme du ressentiment). Le magicien, c'est celui qui fait face à ses propres délires, à ses propres angoisses et qui en fait une œuvre au lieu que d'en tirer un délire collectif. C'est celui qui décide de dépasser ses tares par beaucoup de travail, beaucoup de volonté. C'est l'homme dans toute sa non-splendeur, les deux pieds dans un bloc de béton qui décide, coûte que coûte, qu'un jour il apprendra à voler. Et qui le veut tellement, qui y travaille tellement, qu'il finit par y arriver ! Ce n'est pas l'homme en fuite, en fuite devant lui-même, mais c'est l'homme qui s'échappe : Houdini qui s'évade des camisoles

sociales afin de rester libre. Le magicien, c'est l'éclaté qui s'efforce de danser, c'est celui qui emprunte les chemins de traverse, celui qui est en marge de toute la société, c'est-à-dire tout au bord, en lisière, entre les grains de sable d'une époque désertique. C'est celui qui s'en sort – et admirablement – mais sans montrer comment.

N'oublions pas que la ventriloquie fut inventée en prison, à une époque où les prisonniers étaient privés de parole. Ils « parlaient par le ventre » et sans bouger les lèvres pour ne pas se faire repérer. N'oublions pas que les escapologistes se font toujours enfermer avec des menottes de prisonniers, des camisoles pour fous ou des boîtes qui ressemblent à des cercueils pour morts – et qu'ils savent néanmoins en sortir. N'oublions pas les liens de parenté entre les magiciens et les pickpockets, les magiciens et les joueurs de bonneteau, les magiciens et les arnaqueurs de talent... L'acteur hollywoodien W.C. Fields, misogyne, alcoolique et fumeur de cigare de son état, connaissait également des dizaines de paris plus ou moins inspirés de tours de magie, qui lui permettaient à coup sûr de gagner une poignée de dollars et de se payer sa prochaine bouteille de whisky !

Tout magicien digne de ce nom est un peu un brigand, un hirsute et un illuminé, un type qui ne fera jamais tout à fait partie du « système » tel qu'il est, un monsieur décalé, un monsieur déraillé, qui entend déjouer tant la vie que la mort et que la société... A l'image de ses tours, il joue toujours sa vie dans les marges et il est toujours là où on ne l'attend pas. La magie n'est pas affaire de cartes biseautées ou de boîtes subtilement truquées. La magie c'est toujours une affaire de détail. En magie comme dans la vie, tout se joue dans les marges, dans le style, dans la toute petite chose que personne n'avait remarqué et sur laquelle bien sûr se fonde tout le miracle. Le Diable est dans les détails. Et le Bon Dieu aussi...

En ce sens le magicien révèle aussi les failles – chez les autres. Houdini défia la police anglaise et la police de Russie. Copperfield s'évade de la prison d'Alcatraz ou d'un coffre fort de banquier. Le magicien se moque des camisoles de force et donc

symboliquement de la psychiatrie sociale protéiforme d'aujourd'hui. Il agace comme pas deux les adeptes du rationalisme obtus et tous les tristes sires qui gouvernent le monde. Le magicien énerve tous les anti-poètes, tous ceux qui fondent leur vie sur des masques ou sur des uniformes, car il arrache les masques et rit des uniformes. Moi-même je me souviens du petit plaisir que j'ai eu à produire quelques tours bien choisis à la table de l'Ambassadeur de Cuba en France il y a quelques années – un personnage grotesque entouré de sa cour. A la fin de mon intervention j'accrochai à la boutonnière de sa veste un crayon ridicule muni d'une ficelle en lui laissant la consigne suivante : « Vous devez parvenir à l'enlever sans déchirer votre veste, sans casser le crayon et sans couper la ficelle ». C'est un casse-tête connu que personne ne parvient à résoudre sans s'arracher les cheveux. Je le laissai à son triste sort et partis. Moins d'un quart d'heure plus tard je vis son assistante, agitée, paniquée, venir me supplier de sauver son pauvre ambassadeur. L'autocrate avait perdu la face, déguisé qu'il était, représentant inepte d'un régime militaire et grossier. Un petit bout de bois et un bout de ficelle avaient suffi à le faire trébucher, lui le grand commandeur de la révolution prolétarienne. Il aurait pu en rire, mais il s'était crispé. Il aurait pu chercher, avouer son échec pour mieux s'en amuser et donc le surmonter. Mais non. Comme c'était sans doute son habitude, il avait fait envoyer ses troupes afin qu'elles fassent en sorte que son imposture dure, que tienne encore un peu sa fausse barbe, sa perruque et son faux nez. Gentiment et en moins d'une seconde, je libérai le crayon de sa boutonnière sans rien lui expliquer – et je le saluai.

On ne fait *jamais* de la magie pour humilier les autres. *Jamais*. On en fait par amour du public, par désir d'enchanter. Mais c'est naturellement, comme d'elle-même, que la magie tend un piège à ceux qui craignent d'être humiliés, ceux qui craignent d'avoir l'air ridicule, ceux qui ont finalement quelque chose à cacher – aux autres ou à eux-mêmes. La magie constitue donc, ce que j'ai appelé dans *Moyens d'Accès au Monde*, une « subversion aikido », c'est-à-dire un piège ouvert *passif* qui ne se referme que sur ceux qui méritent d'être piégés, que sur ceux dont la propre attitude doit entraîner la chute. La magie sépare donc en ce sens le

bon grain de l'ivraie, les adultes dignes de leur enfance des adultes qui simulent l'âge adulte à grands coups de sérieux, les êtres lumineux des vieux grincheux pompeux.

La magie est à l'image de la vie tout entière. Elle n'est rien sans travail et rien sans légèreté. La magie, comme une vie élégante, résulte de la tension, permanente et *toujours rejouée, jamais acquise*, du travail et de la légèreté – d'Apollon et de Dionysos, dirait Nietzsche. Pour qu'il y ait enchantement et grâce, il faut y travailler. Inutile d'attendre de l'extérieur que la magie s'opère ou que la vie se mette à danser. Il faut s'y entraîner et oser l'impossible. Le magicien, plus que tout autre artiste, doit s'atteler à rendre son effort discret. Dans son cas, si possible : invisible ! Toutes ses heures de travail, il doit, une fois sur scène, les rendre imperceptibles et donner l'impression à chacun, qu'en somme, il improvise. Mais cette légèreté n'est jamais qu'apparente. Dans son crâne il calcule chaque mouvement, décale et anticipe, il prend garde à chaque signe du public ou de son partenaire, au plus petit mouvement de cette dame, tout là-bas, tout au fond de la salle, qui peut-être a pu voir quelque chose et qu'il doit au plus vite emmener sur une nouvelle fausse piste !

Dans un temps qui fait sans cesse l'éloge de deux formes d'aliénation et d'abrutissement – le travail pour le travail et le divertissement pour le divertissement – le magicien conjugue le travail et la grâce, l'effort et la souplesse. Il est comme ce dandy contemporain de Brummell qui disait consacrer chaque matin un temps fou pour nouer sa cravate dans le but de donner l'impression qu'il l'avait nouée en dix secondes.

Cet effort pour rendre la vie belle, cette dépense d'énergie pour enchanter la vie, je la vois, en magie ou ailleurs, comme le signe des hommes que j'aime et que je respecte. Ils ouvrent les possibles au lieu de les fermer, ils embellissent la vie au lieu de l'enlaidir. Ils cachent pour mieux montrer, ils mentent sans mentir. Ils font de toute leur vie une œuvre pour les autres, une trace exemplaire qui force le respect et porte dans le monde ce que l'homme a de plus essentiel, de plus beau, de plus pur.

Lorsque j'étais enfant, j'étais toujours fasciné par les escapologistes, les funambules, les magiciens, les cascadeurs. Je garde en particulier en mémoire cette photo célèbre de Harry Houdini harnaché de cadenas et de chaînes des pieds jusqu'à la tête et fixant l'objectif, tous muscles bandés, avec un air de défi. Je pense aussi à cette autre photo de lui, tête en bas, sur le point de rentrer dans la « water cell torture », une sorte d'aquarium rempli d'eau est dans lequel la légende raconte qu'il a failli mourir. Ou encore cette photo du « roi de l'évasion », comme on l'appelait, suspendu au-dessus du vide au sommet d'un building, le corps pris dans une camisole de force et les pieds attachés à une potence.

C'est en pensant à ces images que j'ai conçu récemment avec Philippe Boisnard notre vidéo-performance *Escape : Douce camisole* qui consiste en un agencement théâtral, vidéo et sonore durant lequel je me fais enfermer dans une caisse en bois verrouillée de toute part et contrôlée par le public, non sans avoir été au préalable paralysé par une camisole de force, rendu aveugle par une cagoule intégrale cadénassée, immobilisé par des menottes pour pieds et jeté dans un sac postal entouré de plusieurs mètres de corde. Il faut être un peu fou, je l'admets, pour souhaiter faire pareille expérience. Néanmoins, quand je suis dans la boîte, tout seul avec mes chaînes et que je tente péniblement de me libérer, suffoquant, stressé par le public que j'entends au dehors, il m'arrive de prendre une seconde pour penser à l'enfant que j'étais, admirant Houdini et découvrant ébahis toute la magie du monde. Et tout seul dans ma tombe, avant que d'en sortir, avant de m'évader pour réapparaître à l'autre bout de la scène, tout seul, contorsionné, replié, manquant d'air, pendant une demi-seconde peut-être, oui, je souris pour moi-même, tout seul et dans le noir complet. Je souris d'être devenu, adulte, ce qui enfant me plaisait. Je souris de ne faire que des choses inutiles et, semble-t-il, absurdes dans un monde qui se prétend sensé, sérieux et rationnel mais où toute chose, tout être est réduit à son utilité et, de ce fait, méprisé.

Aux réunions du cercle magique auquel j'appartiens, la tradition veut que l'on commence la soirée par un petit agenda de l'actualité magique. Nouveaux tours, conférences, polémiques,

spectacles, naissances... décès. Quand un magicien meurt, nous ne lui offrons pas une minute de silence. Au contraire, nous l'applaudissons tous une dernière fois.

J'ai toujours trouvé ce rituel ridicule et superbe à la fois. Ridicule et superbe comme la vie de tous les magiciens, comme la vie de tous ceux qui travaillent à produire une danse et à sculpter leur existence pour en faire quelque chose qui ait un peu de gueule. Ridicule et superbe comme la vie des enchanteurs de vie – quels qu'ils soient.

En attendant cette heure où peut-être quelques collègues magiciens m'applaudiront pour la dernière fois, en attendant cette heure où je serai dans une caisse en bois, mais pour ne plus en sortir, je sers comme un poignard mon jeu de Bicycle, rider back, format poker, tarot bleu... Il traîne dans ma poche comme traîne le couteau dans la poche du garde forestier. Il me suit, m'accompagne, il m'enchanté et il enchante les autres. Et surtout il fait rire les enfants.

Sur le dos de chacune de ses cartes : un ange sur un vélo, un gamin suspendu dans les airs, qui rigole et pédale...